

Relations ethniques et tensions identitaires en contexte pluriculturel

Ethnic Relations and Identity-Based Tensions in a Multicultural Context

Anne Laperrière, Ph.D., Lejacques Compère, Majid D'Khissy, René Dolce, Nicole Fleurant et Marianick Vendette

Volume 17, numéro 2, automne 1992

Communautés culturelles et santé mentale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/502074ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/502074ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laperrière, A., Compère, L., D'Khissy, M., Dolce, R., Fleurant, N. & Vendette, M. (1992). Relations ethniques et tensions identitaires en contexte pluriculturel. *Santé mentale au Québec*, 17(2), 133-155. <https://doi.org/10.7202/502074ar>

Résumé de l'article

Depuis le début des années quatre-vingt, Montréal a vu rapidement s'accroître sa population d'origine autre que française ou britannique, particulièrement dans ses écoles, où l'on prévoit que d'ici l'an 2000, cette population formera environ 50 % de la clientèle. Qui plus est, cette population d'autres origines n'est plus que minoritairement européenne, les plus forts contingents d'immigrants arrivés au Québec lors de la dernière décennie provenant des Antilles et d'Asie. Quel impact ce mélange inédit de cultures a-t-il sur la perception que les jeunes des quartiers multiethniques ont de leur propre culture et de leurs relations sociales ? Telle est la question de base à laquelle notre recherche a tenté de répondre. Nous traiterons plus particulièrement des tensions identitaires issues des échanges entre jeunes, et des stratégies qu'ils développent pour les alléger.



Relations ethniques et tensions identitaires en contexte pluriculturel

Anne Laperrière,*
Lejacques Compère,*
Majid D'Khissy,*
René Dolce,*
Nicole Fleurant*
Marianick Vendette*

Depuis le début des années quatre-vingt, Montréal a vu rapidement s'accroître sa population d'origine autre que française ou britannique, particulièrement dans ses écoles, où l'on prévoit que d'ici l'an 2000, cette population formera environ 50 % de la clientèle. Qui plus est, cette population d'autres origines n'est plus que minoritairement européenne, les plus forts contingents d'immigrants arrivés au Québec lors de la dernière décennie provenant des Antilles et d'Asie. Quel impact ce mélange inédit de cultures a-t-il sur la perception que les jeunes des quartiers multiethniques ont de leur propre culture et de leurs relations sociales? Telle est la question de base à laquelle notre recherche a tenté de répondre. Nous traiterons plus particulièrement des tensions identitaires issues des échanges entre jeunes, et des stratégies qu'ils développent pour les alléger.

Lieux et populations étudiés

Notre étude a porté sur deux écoles montréalaises situées en quartiers multiethniques contrastés. Dans le premier quartier, francophone et situé dans le nord de Montréal, les Québécois — français, fortement majoritaires (65 %), côtoient deux importantes minorités, italienne et haïtienne, regroupant chacune 15 % de la population. Dans le deuxième quartier, anglophone et situé au centre-ouest de Montréal, les francophones comptent pour 20 % de la population de l'école, au milieu d'une myriade de minorités

* Ce texte a été écrit par Anne Laperrière (Ph.D.), à partir des rapports descriptifs de recherche rédigés par les co-signataires. L'auteure est professeure au département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal et chercheuse associée à l'Institut québécois de recherche sur la culture. Cette recherche a été financée conjointement par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, l'Institut québécois de recherche sur la culture, Multiculturalisme Canada et le ministère de l'Éducation du Québec.

dont la plus importante, vietnamienne, ne représente que 11 % des élèves. Dans chacun de ces quartiers, à part le groupe québécois-français, nous avons étudié un groupe immigrant d'ancienne immigration et d'origine européenne — italien —, puis un groupe d'immigration récente et non européen — haïtien. En 1986, les Italiens regroupaient près de 3 % de la population québécoise et les Haïtiens, près de 1 % et constituaient les deux groupes minoritaires les plus importants des catégories européenne et non européenne, hormis la minorité britannique.

Notre recherche a rejoint des jeunes de secondaire I (13 ans), III (15 ans) et V (17 ans). Au sein de chacun des groupes ethniques, nous avons interviewé séparément et en nombre égaux des filles et des garçons, réunis en *groupes naturels* d'amis de 4 à 6 individus. Des groupes multiethniques ont aussi été interviewés, surtout dans le quartier ouest. La grille d'entrevue portait sur leurs perceptions d'eux-mêmes et sur les relations qu'ils entretenaient avec les jeunes d'autres ethnies dans leur milieu familial, leur voisinage, le quartier, l'école ou tout autre lieu significatif pour eux. Nous avons aussi cerné leur perception de chacun des groupes ethniques en présence (ressemblances comme différences) ainsi que leur vision de l'avenir de l'immigration et de la pluriethnicité au Québec. Au total, nous avons rejoint 555 jeunes, dont 137 d'origine québécoise-française, 84 d'origine italienne et 91 d'origine haïtienne, répartis en 64 groupes de même origine ethnique et de même sexe¹. Dans environ 35 % des cas, nous avons pu interviewer, dans l'école du quartier nord, les mêmes jeunes en secondaire III et V. Les entrevues se sont toutes déroulées à l'école, dans un local étudiant le plus souvent, pour la durée d'une période scolaire (75 minutes). Elles étaient menées par un chercheur de la même origine ethnique et parlant la langue d'origine des jeunes².

De façon générale, la répartition des jeunes de chaque groupe ethnique selon la classe sociale et le lieu de naissance reflétait la diversité de la population de chaque quartier, les effectifs des classes sociales moins favorisées décroissant cependant, notablement au secondaire V, passé l'âge de la scolarité obligatoire³.

Méthode d'analyse

Les méthodes d'échantillonnage et d'analyse utilisées étaient celles de la théorie ancrée (*grounded theory*)⁴. En plus de contrôler au départ l'ethnie d'origine, le sexe et le niveau scolaire des jeunes interviewés⁵, nous avons également vu, conformément aux exigences de la méthode choisie, à ce que notre échantillon présente une diversité de positions concernant les relations interethniques, commençant par les courants les plus en vue dans l'école⁶. Notons, cependant, que le but de la théorie ancrée n'est pas de donner une image quantitativement représentative de ce qui se passe dans une situation donnée, mais de repérer l'éventail des dimensions et des processus dynami-

ques qui la définissent: c'est pourquoi nous ne donnons que des indications générales sur l'importance relative des tendances recensées⁷.

Dans une telle perspective, l'essentiel de notre travail a consisté à repérer les processus à la base de la construction sociale des relations interethniques. Ces processus, nous les avons exprimés en termes de types, représentant diverses positions par rapport au pluralisme ethnique et aux défis identitaires et relationnels qu'il pose. La construction de ces typologies a été inductive, conformément à la méthodologie choisie: nous n'avons pas cherché à documenter une série de dimensions jugées a priori essentielles dans la construction des relations interethniques et de l'identité. Plutôt, nous avons demandé de façon très ouverte aux jeunes comment ils se définissaient, de façon générale, par rapport aux autres groupes de l'école et du quartier, puis spécifiquement par rapport aux autres groupes ethniques; de même, concernant leurs relations sociales, nous leur avons d'abord demandé comment ils choisissaient leurs ami(e)s, puis si l'appartenance ethnique y jouait un rôle, ensuite nous avons inventorié leurs relations sociales et leurs activités dans les diverses sphères de leur univers. À partir de ces réponses, nous reconstruisions leur univers d'abord à partir de leurs propres paramètres, que nous comparions, ensuite, aux théories existantes, et non l'inverse.

Les entrevues, transcrites *verbatim*, ont d'abord été découpées en unités de sens, rassemblées suivant leurs similitudes en catégories conceptuelles exhaustives, ensuite mises en relations les unes avec les autres. Le contenu des catégories conceptuelles et leurs relations ont ensuite été systématiquement vérifiés empiriquement, complétés et reformulés jusqu'à saturation, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'aucune donnée nouvelle ne vienne les modifier. Ainsi notre méthode nous assure-t-elle de la validité interne de notre théorie, mais elle ne garantit pas sa duplication dans d'autres situations, à moins que celles-ci n'aient les mêmes caractéristiques.

Tensions identitaires en contexte pluriethnique

En cette époque de changements rapides et de mise en contact de populations de plus en plus diversifiées, les définitions de l'identité s'attachent à en faire ressortir les aspects dynamiques. Ainsi, Gallissot, reprenant la démonstration de Devereux, définit le procès d'identification comme «... un incessant effort pour se préserver dans l'être, une totalisation active de stabilisation et de continuité qui cumule les expériences de socialisation des âges de la vie et les recompose au présent...»⁸. La culture occupe une place centrale dans cette construction identitaire, et en situation pluraliste, caractérisée très souvent par l'affrontement des cultures traditionnelles avec la culture moderne, d'une part, et par l'éclatement caractéristique de cette dernière, d'autre part⁹, l'environnement, plus que jamais, est «susceptible de menacer, par sa diversité désordonnée et souvent contradictoire, l'unité

que nous construisons»¹⁰. Pour compliquer encore plus la mise, les systèmes culturels ne sont pas tous de même type: par exemple, les groupes primaires (famille, pairs, communauté, etc) et secondaires (école, société élargie) sollicitent l'individu à partir de différentes bases, affective ou sociale et politique.

L'individu doit alors développer des stratégies identitaires lui permettant de se positionner de façon cohérente par rapport à ces systèmes culturels diversifiés. Son identité n'est pas définie que de l'intérieur, mais aussi en relation avec les «autres significatifs», dont le regard et les assignations identitaires le marquent, dans le cadre de l'interaction sociale. C'est dire que la situation sociale de même que le positionnement spécifique (et le pouvoir relatif) des différents groupes en présence marquent le procès d'identification (Taboada-Leonetti, 1989).

Ainsi, dans la construction de leur identité, les individus sont-ils soumis à un ensemble de tensions, liées tant aux contradictions entre les divers systèmes culturels qui les sollicitent qu'aux impositions du regard de l'autre. Cependant le pluralisme ne fait pas que provoquer des tensions: il peut offrir aux individus des ouvertures leur permettant de dépasser des tensions liées aux limites de leur culture ethnique.

L'adolescence est un moment privilégié dans la formation de l'identité, le jeune passant de l'univers relativement peu différencié de la famille et d'une socialisation par assimilation à un univers social plus complexe (groupe de pairs, puis groupes de la société élargie), abordé dans une perspective de plus en plus critique et individualisée (Claes, 1991: 520). Phinney (1988 et 1989) a relevé trois phases dans la construction de l'identité ethnique des adolescent(e)s américains de divers groupes ethniques qu'elle a étudiés: 1) un premier moment de *diffusion/fermeture*, où celle-ci n'est pas explorée et est vécue comme naturelle; 2) un moment de *moratoire*, marqué par l'exploration, la discussion et une certaine confusion et enfin, 3) un moment de *réalisation identitaire*, caractérisé par l'autonomie et l'assurance des individus concernant leur identité. Dans le cadre de l'étude des tensions identitaires, c'est le deuxième moment qui se révèle le plus intéressant et il correspond, pour plusieurs, au niveau du secondaire III et à l'âge de 14 et 15 ans. Pour ce qui est de la résolution de ces tensions, que l'on peut associer au troisième moment, il correspond, pour une bonne part de notre échantillon, au niveau du secondaire V et à l'âge de 16 et 17 ans.

Le texte qui suit présente tour à tour, pour chaque groupe ethnique étudié, les diverses formes de rapport au pluralisme qu'il a développées, puis, plus spécifiquement, les tensions qu'il provoque. Nous avons regroupé celles-ci en deux catégories. Les **tensions internes** réfèrent au questionnement, par le contexte multiethnique, des valeurs de la culture d'origine de la famille ou de la communauté, et il est initié par l'individu ou les membres du groupe. Les **tensions externes** sont provoquées par le rejet, de la part des

autres groupes, des valeurs auxquelles s'identifie la communauté, ou par la menace qu'ils y constituent par leur seule présence. Ces tensions sont décrites et analysées à partir des perceptions des jeunes et des stratégies identitaires et interrelationnelles qu'ils développent. L'analyse que nous en faisons n'est pas d'abord psychologique, étant donné notre formation, mais relève plutôt de l'étude des interactions sociales en contextes spécifiques.

Dans la présentation qui suit, nous avons couvert les mêmes thématiques pour les trois groupes ethniques retenus, mais la pondération et l'orientation en diffèrent, étant donné la position particulière de chaque groupe. Ainsi, les Québécois-français ne sont guère questionnés dans leur identité *interne* (référant à leur propre vision d'eux-mêmes) par le contexte pluraliste alors que pour les deux autres groupes, minoritaires, ce questionnement est plus difficilement contournable. Par ailleurs, alors que les jeunes de la communauté italienne, en grande majorité établie au Québec depuis l'après-guerre, s'identifient d'emblée à leurs parents et consacrent leurs efforts à l'aménagement interne de leur identité, les jeunes d'origine haïtienne, en butte au traditionalisme de leurs parents récemment arrivés au Québec, d'une part, et au racisme ambiant, d'autre part, vivent des tensions identitaires intenses sur les deux fronts, interne et externe. En ce qui concerne les Italiens, la solidarité et le prestige de la communauté ou encore, son adaptation plus poussée à la société nord-américaine minimisent l'impact des tensions externes. Enfin, la majorité québécoise-française se sent aussi relativement protégée des tensions externes par son nombre, l'attrait de sa culture et par son contrôle des institutions et de l'État, le cas échéant.

Les jeunes Québécois-français

Caractéristiques de la culture québécoise-française

Individualisme, égalitarisme, démocratie et pacifisme

Langue française

Rapport à la différence

Individualistes	Pluralistes	Confortables	Assimilationnistes
Différences sans importance:	Différences enrichissantes	Différences inconfortables	Différences menaçantes
Primauté de personnalité	Culture ethnique et personnalité se mêlent	Cultures ethniques importantes	Primauté de cultures ethniques

Tensions internes

Aucune qui soit notable

Tensions externes

Mode de vie pacifique, culture et langue menacés

Stratégies

Regroupement ethnique

Pressions ou séduction en vue d'assimiler

Rapport au pluralisme et à la différence

L'introduction récente, avec la loi 101, des minorités québécoises à l'école française a confronté pour la première fois massivement une génération de Québécois-français à des valeurs et modes de vie autres. Alors que certains de nos répondants jugent pouvoir fort bien s'accommoder de ces différences ou encore, les jugent mineures, comparativement aux différences de caractère entre individus, d'autres soulignent que si mineures soient-elles, elles provoquent tensions et querelles, nées de malentendus tournant systématiquement au procès. On remarque par ailleurs que les jeunes des différents groupes ethniques de l'école auront des goûts et un humour différents. Le tout conduit à un malaise, un manque de confort qui fait que l'on préfère de plus en plus, au fur et à mesure que l'on vieillit, se tenir entre jeunes de son propre groupe ethnique. Aux deux extrêmes encadrant ces tendances centrales, les militants pluralistes jugent les différences culturelles stimulantes, enrichissantes et de toute façon, inévitables dans un monde en changement. Les assimilationnistes, au contraire, y voient une menace pour leur mode de vie ou leur langue et prônent l'assimilation, soit par la séduction, soit par un resserrement des lois ou réglementations. Enfin, quelles que soient leurs tendances, rares sont les Québécois-français qui ne comptent pas des jeunes d'origines ethniques autres que la leur au nombre de leurs cinq meilleurs ami(e)s; et de façon générale, les autres groupes soulignent d'ailleurs que les Québécois-français sont le groupe qui se mêle le plus aux autres¹¹.

Tensions internes

Chez les répondants québécois-français, les tensions identitaires internes, liées à la confrontation de leur culture avec le pluralisme ambiant, sont mineures. Tout d'abord, leurs parents encouragent leur autonomie et respectent leur jugement, entre autres concernant leurs relations interethniques; jugeant qu'ils ont eux-mêmes peu d'expérience dans ce domaine, ils laissent à leurs enfants le champ libre, ne mettant des limites à leurs fréquentations qu'en cas de mauvaise conduite. Par ailleurs, les autres cultures auxquelles les jeunes sont confrontés leur apparaissent moins attrayantes que la leur, essentiellement à cause de leur traditionalisme, et ne provoquent donc aucun tiraillement intérieur chez eux. Certes, dans le quartier francophone, on apprécie la fiabilité ou le succès social des Italiens, la joie de vivre et la solidarité des Haïtiens ou encore la chaleur de leurs familles, mais pas au point d'abandonner ses propres valeurs. D'ailleurs, on le verra, les jeunes des minorités sont attirés vers bon nombre de ces valeurs, et cela contribue sans doute à conforter les Québécois-français dans leur propre culture. Enfin, les Québécois-français constituent une majorité, et les pressions sur leur culture sont moindres, par la force des choses.

Quelles sont donc ces valeurs par lesquelles les jeunes Québécois-français jugent se démarquer des autres? Essentiellement, ce sont les valeurs

modernes, par opposition aux valeurs traditionnelles des cultures immigrées: individualisme, égalité, démocratie, pacifisme, hédonisme¹².

Tensions externes

Si la présence d'autres cultures ne semble pas ébranler de l'intérieur la culture québécoise-française, elle en questionne par contre la domination et la survivance: certains sentent leur mode de vie menacé, leur quartier pris d'assaut, ou leur langue méprisée. On déplore (surtout dans le quartier nord) la présence de gangs ethniques, dont la solidarité automatique — et donc arbitraire — confronte l'individualisme québécois-français. De même, la hiérarchisation (hommes/femmes, parents/enfants), l'esprit de compétition interethnique et, dans certains cas, la préférence pour la force plutôt que la discussion pour régler les conflits (dans les sphères privée et publique) choquent. Tous ces traits sont associés aux cultures traditionnelles.

Les querelles autour du respect de la langue française sont surtout le fait de l'école de quartier anglophone, la préférence des groupes pour l'une ou l'autre langue amenant de facto l'exclusion de celles et ceux qui ne la maîtrisent pas¹³. Certains francophones du quartier nord marquent aussi un certain agacement à ce chapitre, concernant les Italiens anglophones, mais sans plus. Quant à la culture française même, bon nombre de répondants du quartier anglophone la jugent fragile¹⁴, à l'opposé d'un groupe tout aussi important estimant qu'elle n'a rien à craindre des autres cultures, ou qu'il faut tout simplement laisser aux immigrants le temps de s'adapter. Dans ce quartier, la culture française est vue à la fois comme une culture ethnique et une culture moderne. Dans le quartier nord, où l'on insiste surtout sur le côté «moderne» de la culture française, individualiste et démocrate, les plus ouverts appellent à la tolérance à l'endroit des différences, soulignant les difficultés dues à la période d'adaptation des minorités et à la discrimination.

Celles et ceux qui perçoivent la culture québécoise comme fragile estiment, dans les deux quartiers, que la préservation poussée des autres cultures et langues équivaut à un refus, chez les minorités, de s'intégrer, voire même de s'ouvrir à la culture française. Les Québécois-français devraient signifier fermement aux autres que s'ils ont immigré au Québec, ils doivent s'y adapter et en accepter la culture. À l'autre pôle, celles et ceux qui ne craignent pas pour la culture québécoise se mêleront tout naturellement, sur une base individualiste, dans l'école de quartier francophone, et considéreront que les auteurs de trouble sont des querelleurs de caractère, minoritaires dans l'école. Ils insisteront sur la nécessité, pour la majorité qui accueille, d'être tolérante à l'endroit des différences et même, de l'agressivité de certaines minorités, étant donné la difficulté d'adaptation et la discrimination auxquelles elles ont à faire face. Dans l'école de quartier anglophone, les jeunes pluralistes insisteront sur la nécessité de ménager les susceptibilités de part et d'autre et de bâtir des expériences communes: par

exemple, on évitera de parler politique ou de mal réagir à l'anglais. En retour, on s'attend à un respect réciproque, souvent absent, de l'avis même des pluralistes les plus militants de notre échantillon. Plutôt que de lorgner vers la coercition pour assurer la survie du français, ces jeunes comptent sur la séduction et la multiplication des expériences communes.

Enfin, la violence des gangs ethniques minoritaires vient décupler les tensions que nous venons d'énumérer et apparaît à plusieurs comme la manifestation d'une volonté d'imposer par la force aux Québécois des façons de voir étrangères et une gestion antidémocratique des relations sociales, héritées, croit-on, du pays d'origine et des cultures traditionnelles.

Bref, les principales menaces que fait peser la confrontation des autres cultures sur l'identité des jeunes Québécois-français se situent au plan du traditionalisme de certaines cultures ethniques, dans le quartier franco-phonie, et de la non-utilisation de la langue française, dans le quartier anglophone. Dans les deux quartiers, la violence vient exacerber les tensions. Ces tensions ne touchent pas également tous les jeunes, une bonne partie d'entre eux (au moins la moitié de l'échantillon total) lisant plutôt les différences en termes d'enrichissement ou de coloration différente, sans plus. Entre ces deux extrêmes, un groupe important se tient en marge des relations interethniques, par goût du confort et indifférence.

Les jeunes d'origine italienne

Caractéristiques de la culture italienne

Solidité de la famille, acharnement au travail, succès social, trilinguisme

Rapport à la différence

Marginaux	Pluralistes	Italo-Canadiens	Traditionalistes
Rejet des normes italiennes enfermantes	Ethnicité symbolique	Importance égale de culture d'origine et de culture canadienne	Supériorité de culture italienne et évitement des autres cultures
Primauté de l'individu	Primauté de l'individu	Singularité culturelle des personnes	Primauté du groupe sur les personnes

Tensions internes

Opposent culture traditionnelle à culture moderne

Tensions externes

QF: Opposition au traditionalisme italien
 Domination linguistique indue, menaçant le statut social des anglo-Italiens

Autres groupes ethniques: d'abord perçus comme menaçant, puis comme protégeant la singularité culturelle italienne

Stratégie: regroupement ethnique et relations cordiales avec les autres groupes

Rapport au pluralisme

Le rapport au pluralisme et à la différence des répondants d'origine italienne des deux quartiers étudiés se traduit en quatre profils identitaires distincts. Ces tendances ne sont systématiquement liées, dans l'ensemble, ni à l'âge, ni au quartier¹⁵.

Les *traditionalistes* sont des jeunes généralement contrôlés de plus près par leurs parents, qui n'ont que des amis italiens et qui tiennent aux valeurs traditionnelles, jugées moralement supérieures aux autres et considérées comme la clé de l'ascension socio-économique de leur communauté. Attachement aux valeurs et à la solidarité familiales et communautaires, chaleur et convivialité, discipline et acharnement au travail, distinctions entre les sexes et les âges dans les relations sociales, tels sont les principaux traits que les jeunes traditionalistes retiennent des leçons de leurs parents et qu'ils comptent transmettre à leurs enfants, à l'aide d'un conjoint de même origine qu'eux. Ces valeurs sont un gage de sécurité et de convivialité et valent mieux, à leurs yeux, que la liberté sans garde-fous que leur offre la culture québécoise. Alors que les jeunes traditionalistes de secondaire III, fort nombreux, pèsent encore le pour et le contre de leur option et lorgnent vers le modèle québécois, attirant par la souplesse des relations sociales et la liberté qu'il propose, ceux de secondaire V sont résolus dans leur option et fermement convaincus de la supériorité de la culture de leurs parents. Il n'y a plus de malaise ou d'évitement des autres cultures comme en secondaire III, mais une nette confrontation, d'où la culture traditionnelle sort gagnante. Cette victoire n'est cependant pas totale, surtout chez les filles. Même pour les traditionalistes résolues, le sacrifice de leur égalité et de leur liberté semble trop lourd, et elles ont l'intention de changer les choses dans leur futur ménage, à défaut de vouloir affronter leurs parents, qui les contrôlent — mais trop à leur goût — «pour leur bien». Par ailleurs, garçons et filles optent pour un assouplissement des hiérarchies familiales, qui préserverait cependant le respect des personnes qu'a perdu, selon eux, la culture moderne. Ces jeunes ne comptent que des amis italiens.

Pour les *Italo-Canadiens*, la tradition reste importante, mais elle est en transformation, suite à ses contacts avec la culture canadienne, avec d'autres cultures traditionnelles ou avec la culture d'autres anglophones. Pas plus qu'ils ne peuvent renoncer à leur italianité, ces jeunes ne peuvent nier l'influence qu'a exercée sur eux la société canadienne, et ils estiment que cette influence ira s'accroissant. En conséquence, ils jugent les catégorisations ethniques inadéquates pour décrire les individus et tendent à une vision psychologisante des personnes, tenant compte des multiples facettes de l'expérience culturelle de chacune. Ces jeunes ont surtout des amis italiens.

À l'opposé des traditionalistes, les *pluralistes*¹⁶ se situent d'emblée dans la culture moderne. Généralement élevés par des parents particulièrement souples ou même en marge de la communauté italienne, ils estiment l'identité ethnique secondaire ou même enfermante pour les individus: ce sont les caractéristiques et goûts de ces derniers qui doivent primer. Même si on respecte ses parents, on s'estime différent d'eux. L'italianité n'est pas pour autant reniée, elle devient plutôt *symbolique*¹⁷, ne référant pas à un code de vie strict, mais plutôt à des valeurs diffuses. Ces jeunes comptent généralement plus d'amis non italiens qu'italiens.

Enfin, dans les deux écoles, l'on retrouve quelques marginaux qui nient la spécificité de la culture italienne (en secondaire I) ou la rejettent ouvertement, à cause de sa fermeture à tout ce qui en dévie. Ces jeunes (trois filles et un garçon) sont souvent de famille très défavorisées, ont de la difficulté à l'école et sont parmi les rares à se mêler aux Haïtiens. Ils n'ont généralement pas d'amis italiens.

Tensions internes

Dans aucune de ces tendances¹⁸, les garçons italiens ne semblent vivre de tensions identitaires intenses. C'est sans doute, chez les types les plus ouverts, que parents et enfants admettent d'emblée que la culture d'origine s'est transformée au contact de l'Amérique et qu'elle se transformera encore (enfants plus expressifs et individualistes que leurs parents). Ces Italiens se voient comme des Nord-Américains et jugent inévitable que leurs enfants et petits-enfants le soient plus encore. Les parents traditionalistes semblent cependant plus craintifs quant à la survivance de l'italianité et érigent des barrières contre la dissolution de la famille liée à la modernité; cependant, ils aiment cette Amérique qui leur a apporté la mobilité sociale et ils ne rejettent pas d'emblée cette culture, mais seulement ce qui leur semble ses travers auto-destructeurs. Par exemple, ils tiendront à l'éducation de leurs filles, qui conduit objectivement à une forme d'émancipation qu'ils ne souhaitent pourtant pas de prime abord.

Pour les filles, à l'exception des pluralistes, la situation est plus délicate que pour les garçons, et les tensions peuvent être intenses entre leur valorisation personnelle et la culture traditionnelle: les inégalités entre hommes et femmes se traduisent par une surveillance constante, les interdictions de sortir et les obligations constantes liées aux tâches ménagères. Aucune de nos répondantes italiennes ne les accepte, et ce n'est que la conviction profonde que leurs parents sont persuadés que là est leur bien qui leur rend supportable ce traitement inégalitaire.

Enfin, de façon générale, les jeunes Italiens rencontrés n'ont pas de crainte quant à la validité ou la viabilité de leur culture, traditionnelle, métissée ou modernisée.

Tensions externes

Alors que la minorité québécoise intégrée ne vit aucune tension dans ses rapports avec la majorité, la stratégie de nos autres répondants en est une d'évitement systématique des conflits, par un certain repli sur la communauté, doublé d'une cordialité interethnique que les autres leur reconnaissent, même si on leur reproche souvent leur «snobisme» dans le quartier nord. La communauté italienne restant très centrale dans la vie de la grande majorité des jeunes d'origine italienne, les relations interethniques sont souvent superficielles, même si les valeurs de la société ambiante pénètrent significativement leur vie.

Les relations avec les Québécois-français

Alors qu'au secondaire I, une forte majorité de répondants se sent discriminés dans le quartier francophone¹⁹, et se montre très agressive à l'endroit des Québécois-français dans le quartier anglophone, ce sentiment disparaît dès le secondaire III: tous nos répondants se disent alors généralement bien acceptés des autres et des Québécois-français. Ceci ne veut pas dire que la discrimination soit disparue: des individus les houspillent encore occasionnellement, mais on considère qu'il ne s'agit que d'individus, pas du groupe québécois-français, qui, tout comme le groupe italien, a aussi, à ses marges, ses propres «racistes». Cette acceptation par les Québécois-français exclut cependant la question de la langue, qui constitue, aux yeux de ces jeunes répondants, la zone de sensibilité incompréhensible parce qu'irrationnelle de leurs camarades; avec l'âge, les jeunes Italiens semblent comprendre que le rejet de l'anglais ne correspond pas, pour les Québécois-français, à un rejet de leur italianité, mais à une crainte irrationnelle pour leur propre langue, pourtant mieux assurée que l'italien: voilà pourquoi ils se disent acceptés. Cependant, ils ne partagent vraiment pas le point de vue des Québécois-français sur la langue: pour les Italiens, l'anglais fait partie de leur identité, ne serait-ce que parce que leur communauté y a investi pour monter dans l'échelle sociale, et une perte de statut de cette langue, au Québec, équivaldrait à une perte de statut pour les Italiens. On est donc insécurisé quant à l'avenir des lois linguistiques, tout en sachant fort bien qu'un rejet de l'anglais par les Québécois-français n'équivaut pas à un rejet des Italiens.

Les relations avec les autres groupes ethniques

Alors que dans le quartier anglophone, la coexistence de différentes cultures avait pu paraître menaçante aux plus jeunes (susceptibilités et attaques), celle-ci leur semble plutôt garante de leur singularité, en secondaire V, et leur ouvre même un espace de liberté: la diversité culturelle ne

provoque plus insécurité et interrogations, mais plutôt indifférence, à l'âge de l'individuation, de la maturité: à 16 et 17 ans, on sait ce qu'on est et ce qu'on veut. Dans le quartier nord, on se sent solidaires des Haïtiens au secondaire I, par la culture traditionnelle et la discrimination commune de la part de la majorité. Cependant, dès le secondaire III, cette solidarité se mue en opposition, les Italiens identifiant les Haïtiens à une position sociale inférieure et à la violence dans le quartier: dès lors, ils les évitent systématiquement.

Les jeunes d'origine haïtienne

Caractéristiques de la culture haïtienne

Solidarité, compassion, fierté, combativité

Traditionalisme des parents

Rapport à la différence

Transculturalisme: solidarité, compassion, fierté et combativité haïtiennes, alliées à liberté, autonomie et égalité des individus québécoises

Tensions internes

Parents marginaux

Isolés de la communauté noire

Malaise d'identification chez les jeunes

Parents ouverts

Intègrent des éléments de la culture québécoise

Négociation ouverte des tensions avec les jeunes

Parents traditionalistes

Appliquent strictement la tradition, sans négocier

Révolte des jeunes

Tensions externes

Provoquées par le racisme des blancs

Stratégie d'évitement

S'invisibiliser et contourner les obstacles

Stratégie consensuelle

Exceller, provoquant ainsi le ralliement des blancs à la cause antiraciste

Stratégie conflictuelle

Rétorquer au racisme des blancs

Bâtir des alliances entre les groupes victimes de racisme

Rapport au pluralisme

À première vue, le pluralisme culturel ne constitue pas, pour les jeunes haïtiens (à quelques exceptions près), un facteur *personnel* de tension interne, ceux-ci ayant massivement opté, dès l'âge de 12 ans, pour une synthèse de traits culturels haïtiens et québécois qui leur convient parfaitement, semble-t-il, et à laquelle ils demeureront passionnément fidèles jusqu'à la fin du secondaire²⁰. Ainsi, apparaissent-ils, de tous nos groupes, comme les plus proches de ce que Ouellet nomme l'option *transculturelle*²¹, alliant ce qu'ils jugent le meilleur des cultures qu'ils confrontent: la communication, la liberté et l'égalité québécoises entre âges et sexes, mais tempérées par la solidarité et la compassion haïtiennes, qui empêcheraient

de sombrer dans l'individualisme ou une insolence faisant fi du respect des personnes. Et surtout, on souhaite cette extension de la morale démocratique que serait l'égalité des races — nous y reviendrons.

L'allégeance à cette synthèse de valeurs est loin d'être théorique pour ces jeunes, alimentant simultanément leur projet d'épanouissement personnel et social: à leurs yeux, l'affirmation de leur identité personnelle passe inévitablement par le respect qu'on leur doit, comme individus *autonomes* et comme *noirs*. Les valeurs d'autonomie, ils les ont apprises de la culture québécoise; quant au combat contre le racisme, s'il en appelle au concept de démocratie occidentale, il n'est possible que par la solidarité haïtienne, qui constitue pour ces jeunes un lieu de valorisation et de mise en place de leur identité. À la différence des Italiens, cette solidarité se construit entre *jeunes* Haïtiens, les divergences de valeurs et de perspectives entre enfants et parents ne permettant guère qu'une identification partielle, lorsqu'elles ne provoquent pas carrément la cassure.

Alors que dans l'école du quartier nord, cette option transculturelle est nettement dessinée, elle est beaucoup plus diffuse chez les jeunes de l'école multiethnique de l'ouest, les cultures haïtienne et québécoise-française n'y tenant guère la même place, démographiquement et idéologiquement. Ainsi, on parlera de «fierté noire», sans allusion à la solidarité, d'ailleurs assez faible et moins nécessaire dans cette école où le racisme est jugé absent par une bonne partie de nos répondants haïtiens. Par ailleurs, le respect des individus, le dialogue et la conciliation ne seront pas associés d'abord à la famille québécoise, mais au pluralisme scolaire et social, qui rendent ces valeurs incontournables. Ces valeurs semblent même partagées par certains parents haïtiens, qui auraient significativement changé leurs façons d'éduquer leurs enfants depuis qu'ils sont au Québec, aux dires de ces derniers. Bref, si les jeunes du quartier ouest adhèrent à la même culture hybride que ceux du quartier nord, ils ne la perçoivent pas comme un idéal à arracher de haute lutte, mais comme une émanation naturelle de l'environnement pluraliste dans lequel ils baignent.

Les tensions internes

Les tensions *internes* vécues par les jeunes Haïtiens proviennent, à leurs yeux, de l'attachement strict d'une majorité de parents à la culture traditionnelle du pays natal, qu'ils n'ont que récemment quitté. Dès le secondaire I, on reproche aux parents leurs conceptions «anciennes», qui ne tiennent guère compte du contexte québécois moderne, et leur sévérité, en particulier concernant les corrections corporelles; on supporte mal par ailleurs la surveillance incessante de toute la communauté haïtienne, dont on juge que les «commérages» négatifs fixent sans recours la réputation des

jeunes. En secondaire III, on insiste sur le manque de communication entre parents et enfants, la réglementation stricte des heures de sortie et des fréquentations, le traitement différentiel réservé aux filles et aux garçons et l'humiliation découlant du peu de confiance qu'on accorde aux jeunes. Certes, on sait que les parents agissent ainsi pour le bien des enfants, mais ceci pèse de moins en moins lourd dans la balance: les jeunes, de plus en plus nombreux, se rebellent: le groupe de pairs devient leur groupe premier de référence identitaire, et la fugue vient parfois consacrer la rupture avec la famille. En secondaire V, les conflits avec les parents, s'ils existent encore parfois, ne préoccupent guère plus nos répondants, qui ont appris à les contourner²².

Tous les parents haïtiens ne sont cependant pas également stricts. Alors que les *traditionalistes* refusent de négocier quelque accommodement que ce soit, convaincus qu'ils sont que l'éducation la plus stricte est la meilleure garante de l'avenir de leurs enfants, une minorité, plus importante dans le quartier ouest, est considérée *ouverte* par ses enfants. Ces parents adaptent progressivement leurs modes d'éducation au contexte québécois, s'enquière des sentiments et projets de leurs enfants, discutent, n'imposent pas systématiquement leurs solutions et ne recourent pas aux corrections physiques. Ils semblent avoir accepté d'emblée, avec l'immigration, le métissage de leur culture. Notons que de façon générale, ils proviennent de milieux sociaux plus favorisés, travaillent avec des Québécois-français et ont donc déjà au départ une connaissance plus poussée de la culture occidentale moderne.

Enfin, une troisième catégorie de parents, que l'on ne retrouve que dans le quartier anglophone de l'ouest où les Haïtiens d'origine comptent pour moins de 1 % de la population, semblent vivre par choix *en marge* de la communauté haïtienne et se méfient des groupes noirs, «délinquants dans le quartier». Ceci crée un malaise certain chez les jeunes, qui perdent ainsi un pôle d'identification.

Dans ce quartier, d'ailleurs, on note un fort accent, chez plusieurs jeunes, sur leur nouvelle identité canadienne et leur future identité professionnelle, qui laisse au second plan leur identité haïtienne d'origine. Celles et ceux, dans ce groupe, qui réussissent bien en classe s'en portent bien alors que les autres vivent une perte d'identité, qui les laisse démunis face à la société d'accueil.

Les tensions externes

Tensions externes et internes intenses se nourrissent mutuellement chez nos répondants d'origine haïtienne.²³ Le racisme de la société blanche constitue un facteur majeur d'éclatement de l'image de soi chez la grande

majorité de ces jeunes, en ce sens qu'elle mobilise la meilleure part de leurs énergies à contrer une image grossière d'eux-mêmes et de leurs relations aux autres²⁴. Le travail de sape du racisme s'effectue sur tous les fronts: dans leur rapport à leur passé d'esclaves et à la culture autoritaire du pays d'origine, qu'on impute à leur couleur, dans leur rapport à la société élargie, où la discrimination leur envoie un message clair d'infériorité et de rejet, et dans leurs relations immédiates avec leurs pairs blancs, où il peut surgir à tout instant. De façon plus concrète, le racisme quotidien s'exprime à travers les injures, le non respect, l'évitement et les accusations systématiques et injustifiées de la part non seulement des pairs blancs, mais aussi, des personnes en poste d'autorité (personnel scolaire, policier, administratif, etc). Certes, l'humanisme et l'antiracisme blancs existent, mais ils seraient, la plupart du temps, peu profonds: pour les blancs, le racisme n'est en effet pas un problème central socialement, et ils n'en comprennent pas par ailleurs, les ravages psychologiques. Dans ce contexte difficile, les mesures antiracistes prônées et appliquées par l'école (injures et violence y sont réprimées) sont grandement appréciées de ces jeunes, qui s'y sentent en sécurité; en prônant les valeurs égalitaires, l'école leur offre l'instrument et l'espoir d'un avenir meilleur.

Face au racisme, les jeunes d'origine haïtienne développent, grosso modo, trois stratégies: consensuelle, conflictuelle et d'évitement. Les *consensuels* estiment que le racisme naît de l'ignorance et qu'il faut le combattre par l'excellence tous terrains — académique, sportive, sociale. Cette stratégie exige une force de caractère qui n'est pas à la portée de tous. Un nombre important de jeunes Haïtiens y adhèrent, mais la solidarité du groupe de pairs haïtien ou l'appui incessant des parents sont des conditions essentielles au ressourcement de ces jeunes, qui fonctionnent constamment à la rationalité lorsqu'ils sont avec les blancs. En secondaire V plus qu'avant, les jeunes consensuels chercheront à multiplier les activités avec des blancs non racistes, tout en sachant que ces activités conjointes ne franchiront guère le seuil de l'école, par delà lequel leurs «amis» blancs ne les fréquentent guère.

Les *conflictuels*, quant à eux, estiment que le racisme s'appuie sur un rapport de force, qui ne peut être cassé que par la force. Ils ont pour stratégie de ne laisser passer aucune injure raciste sans la punir et connaîtront leur heure de gloire en secondaire III, dans le quartier francophone, au moment où ils sont considérés par tous comme les maîtres incontestés du quartier et où les consensuels tairont leur option, par solidarité. L'arme de la force est cependant à double tranchant, et ces jeunes le constatent dès le départ: la peur n'extirpe pas le racisme de la société blanche: elle ne fait que le rendre plus hypocrite. Mais cette hypocrisie rend la vie plus vivable aux noirs,

même si elle insinue le doute dans leurs amitiés avec les blancs, qui peuvent toujours être motivées par la peur plus que par la sincérité. Au secondaire V, plusieurs conflictuels de cette école sombrent dans un pessimisme désabusé, constatant que leur stratégie n'a fait que renforcer les préjugés des blancs sur la violence des noirs. D'autres se tournent vers des solidarités plus larges à bâtir entre non blancs pour se faire accepter ou encore, se replient sur une culture noire universelle, alliant racines africaines et américaines.

Enfin, un troisième groupe cherche essentiellement à s'invisibiliser, évitant les confrontations et les conflits avec les blancs et profitant passivement de l'action des autres Haïtiens. Certains, parmi ce groupe, tout aussi incapables de s'identifier à l'image que projettent les noirs dans le quartier qu'aux blancs, vivent un désarroi identitaire certain.

Il est notable que l'on retrouve ces trois types de stratégies dans les deux écoles de notre échantillon, malgré leurs caractéristiques divergentes: l'école de quartier anglophone est en effet à ce point mêlée ethniquement que les groupes «multiraciaux» d'amis y abondent et que la quasi-totalité de nos répondants non haïtiens estimaient qu'il était quasi impossible d'y être raciste. Pourtant, ce n'est pas le point de vue de bon nombre de nos répondants haïtiens: à côté des consensuels optimistes, nous retrouvons, au secondaire III, un bon contingent de conflictuels, et en secondaire V, un bon nombre de jeunes qui n'envisagent pas d'autre stratégie que de s'invisibiliser ou de courber l'échine pour survivre. Les consensuels ont cependant à cette école d'autres armes que l'excellence: l'humour (ridiculiser le racisme) et l'alliance *active* d'individus anti-racistes.

Conclusion

On le voit, les tensions identitaires vécues par chacun des groupes diffèrent largement: elles sont beaucoup moins fortes chez la majorité québécoise-française — qui ne se sent (plus ou moins) menacée que de l'extérieur, dans sa langue et sa culture — que chez les minorités, pour qui il s'agit aussi d'un drame intime. Par ailleurs, si les minorités étudiées se rejoignent quant aux tensions internes entre tradition et modernité qu'a amenées leur immigration au Québec, elles divergent quant aux tensions externes qu'elles vivent: rejoignant en cela les données pan-canadiennes sur les contrastes entre minorités européennes et minorités «visibles», la minorité italienne lutte pour la reconnaissance de sa *culture* propre, alors que la minorité haïtienne consacre ses énergies à combattre la discrimination.

L'évolution des trois groupes en cours d'adolescence est, elle aussi, contrastante. De secondaire I à secondaire V (de 12 à 17 ans), les Québécois-français des deux écoles deviendront de plus en plus conscients des contrastes entre leur culture et celle des autres. Les tendances au regroupe-

ment ethnique et à l'assimilationisme ne cesseront de croître, aux dépens du pluralisme individualiste enthousiaste que l'on observait chez les jeunes de 12 et 13 ans, encore peu conscients des enjeux réels posés par une société pluraliste et des rapports de force entre groupes qu'ils suscitent. Les pluralistes du secondaire V, moins nombreux, auront par contre approfondi leurs convictions, qu'ils vivront avec assurance aux plans individuel ou collectif.

Chez les jeunes d'origine italienne, l'évolution est inverse, la majorité passant d'une relative rigidité, en secondaire I, à la reconnaissance spontanée de leur métissage et à une attitude nettement moins défensive à l'endroit des autres cultures en secondaire V. Enfin, jamais les Haïtiens d'origine ne se départiront de leur option enthousiaste pour une culture métissée, définie dès le secondaire I avec netteté et nuance. C'est plutôt du côté des stratégies antiracistes qu'il faut chercher le changement, chez les *conflictuels* du quartier nord, qui passeront d'un optimisme enthousiaste, en secondaire I²⁵, au désabusement et au repli en fin de secondaire. Les *consensuels* et partisans de l'*évitement*, quant à eux, resteront les mêmes. Quant aux tensions internes, elles se seront nettement amenuisées avec l'âge.

L'on voit très bien se profiler, dans cette évolution, les stades identificateurs définis par Phinney (1988,1989): les Québécois-Français et les Italiens d'origine vivent tour à tour les trois stades de diffusion, discussion et réalisation identitaire, alors que les jeunes d'origine haïtienne en sont déjà au deuxième stage, dès le secondaire I. Tous n'arrivent cependant pas à l'assurance du troisième stage, et en particulier, le groupe haïtien.

Si l'on doit pointer un «groupe à risque», sur le plan identitaire, le groupe haïtien vient nettement en tête, malgré le fait que ces jeunes témoignent, dans l'ensemble, d'une maturité exceptionnelle dans leurs choix identitaires et dans l'analyse des problèmes sociaux auxquels ils font face, dès le secondaire I. Leur fragilité leur vient plutôt du fait qu'ils rencontrent, d'une part, peu d'appuis d'adultes, noirs ou blancs, pour les aider à construire leur nouvelle identité: le traditionalisme des uns et la relative indifférence des autres constituent de solides barrières, d'où l'importance émotive centrale du groupe des pairs. Les adultes les encadrent toutefois nettement mieux dans leur lutte antiraciste: les trois stratégies repérées sont appuyées par les parents, (à l'exception des excès des *conflictuels*), et l'école fait des efforts notables, quoique jugés insuffisants par les plus vieux. Quant à l'appui des pairs, il est central et ne concerne que les noirs, pour les *conflictuels*; pour les *consensuels*, il vient aussi des blancs antiracistes. Enfin, celles et ceux qui optent pour l'*évitement* ne comptent que sur la chance pour surmonter le racisme.

Les Italiens d'origine sont nettement en meilleure posture pour surmonter les tensions qu'ils vivent. Leurs parents ont une plus longue durée

de séjour ici, sont plus acclimatés à la culture québécoise et laissent plus de marge de manœuvre à leurs enfants, à l'exception des traditionalistes stricts. La rigidité de ces parents crée cependant moins de tensions internes pour leurs enfants que celle des parents haïtiens, la communauté italienne offrant aux jeunes un espace social assez large, intégré et prestigieux pour fournir des gratifications compensatoires. Cependant, les filles, beaucoup plus contrôlées que les garçons, souffrent profondément du contrôle constant de la famille et de l'inégale répartition des tâches et obligations: s'il y a éclatement à venir, c'est là qu'il se fera.

Enfin, les tensions externes subies par les Québécois français ne menacent pas leur statut social au point de fragiliser leur équilibre personnel: d'abord, parce qu'ils sont une majorité et que leur contrôle d'importants leviers politiques leur donne une assurance certaine, quant à la préservation des éléments *ethniques* de leur culture (surtout la langue), puis parce que les éléments *modernes* de leur culture, qu'ils jugent tout aussi importants, attirent tout de même les minorités.

Nos données se rapprochent en plusieurs points de celles d'autres études, nord-américaines et françaises. Tout d'abord, concernant les tensions identitaires vécues, nos données sur les Haïtiens d'origine et leur contraste avec celles sur les Italiens rejoignent les remarques de De Vos et Malewska-Peyre, concernant les minorités discriminées qu'ils ont observées²⁶: la discrimination de la société élargie fait pression sur la famille et y nourrit les tensions, si celle-ci n'est pas solidement structurée. Ainsi tensions internes et externes se répondent. Or, l'immigration a entraîné une nette dislocation de la famille haïtienne, qui n'a pas encore réussi à se structurer, comme la famille italienne. La famille haïtienne peut d'autant moins résister à l'image que lui projette la société élargie que cette destructuration rend difficile l'actualisation et la transmission du sens des pratiques traditionnelles, qui apparaissent aux jeunes comme autant d'abus (Malewska-Peyre, 1991). Les auteurs notent que la combinaison de ces tensions internes et externes peut conduire à la délinquance et au repli sur des groupes de pairs défensifs, hostiles et menaçants et possiblement, à la maladie mentale.

Cependant, tous les jeunes d'origine haïtienne ne se replient par sur des stratégies conflictuelles ou marginalisantes, les consensuels optant pour une stratégie d'intégration. Cette diversité peut s'expliquer, entre autres, par le caractère bi-polaire de l'immigration haïtienne, fortement contrastante en termes d'éducation, de connaissance de la langue du pays d'accueil, de provenance urbaine ou rurale et de contacts actuels avec les membres de la majorité du pays d'accueil. Or, Berry et ses associés (1987) ont noté, grosso modo, que des scores élevés sur ces caractéristiques et une provenance urbaine correspondaient, chez les groupes divers qu'ils ont étudiés, à une

minimisation des tensions liées à l'acculturation et à une plus grande ouverture. Nos données tendent à le confirmer. De même, les consensuels décrivent généralement les attitudes de leurs parents comme plus adaptatives²⁷ que celles des autres parents haïtiens, et diminuant d'autant les tensions.

Enfin, notons que les grandes catégories de stratégies identitaires que nous avons cernées chez les minoritaires — intégration ou traditionalisme, création d'une nouvelle transculture, militance, agression, marginalisation ou minimisation et déréalisation en réponse à la discrimination — sont aussi relevées chez les auteurs que nous avons cités. Alors que l'intégration, la création d'une nouvelle transculture et la militance constitueraient des réponses saines aux tensions culturelles vécues, parce qu'elles cherchent à créer une cohérence à partir de la situation pluraliste, les autres options, en ignorant une partie de l'autre réalité, ne pourraient que conduire, à plus ou moins long terme, à l'anxiété, à l'inadaptation, au sentiment d'impuissance, à une image négative de soi et à la minimisation des contacts avec les autres.

NOTES

1. L'échantillon total compte aussi des jeunes d'origines autres diversifiées, rencontrés au sein des groupes multiethniques d'ami(e)s ainsi que des jeunes d'origine vietnamienne, qui formaient le quatrième groupe-cible de cette recherche, mais sur lequel ne porte pas cet article.

Aux entrevues de jeunes, se sont ajoutées des entrevues auprès du personnel scolaire et des parents. Nous ne présenterons ici que les données concernant les jeunes. Les données concernant les parents viennent d'abord des entrevues de jeunes, mais sont par ailleurs toutes corroborées dans les entrevues faites auprès des parents.

2. Cet intervieweur était assisté (à des fins techniques, essentiellement) d'un deuxième membre de l'équipe, d'une origine ethnique autre. Au moins l'une de ces deux personnes était du même sexe que le groupe de jeunes.

La presque totalité des entrevues s'est déroulée en français, suivant le désir des jeunes; seuls quelques passages particulièrement «chauds» ou émotivement complexes ont été énoncés spontanément en créole, en anglais ou en italien.

Les entrevues ont été complétées par des observations de divers lieux de regroupement des jeunes, partout où cela était possible. Ces dernières ne constituent qu'une portion congrue du terrain, étant donné les difficultés qu'elles posaient.

3. Dans le quartier nord francophone, la majorité de notre échantillon québécois-français est d'origine modeste (les parents sont ouvriers ou cols blancs), environ 40 % étant de classe moyenne supérieure; les Italiens d'origine, tous nés ici, sont de classe ouvrière (70 %) ou de petite classe moyenne (30 %); enfin, une majorité de parents haïtiens occupent des emplois ouvriers ou de cols blancs, et de 20 % à 45 % sont de classe moyenne supérieure, suivant les niveaux scolaires des enfants; 63 % des jeunes haïtiens sont nés en Haïti et 64 % d'entre eux ont une durée de séjour de plus de six ans au Québec. Dans le

quartier anglophone du centre-ouest, l'échantillon québécois-français mêle des jeunes d'origine modeste et de classe moyenne supérieure, celle-ci s'accroissant de 33 % à 71 % de nos répondants, du secondaire I au secondaire V). Les Italiens d'origine sont encore plus massivement de classe ouvrière que dans le quartier nord et sont tous nés ici, et les Haïtiens d'origine se trouvent à peu près également répartis entre enfants d'ouvriers et de professionnels, la proportion de ces derniers montant à 60 % au secondaire V; 73 % des jeunes d'origine haïtienne sont nés en Haïti et la moitié d'entre eux ont une durée de séjour au Québec de moins de trois ans.

4. Cette méthode s'est répandue principalement à partir du livre de B. G. Glaser et A.L. Strauss, 1967, *The Discovery of Grounded Theory*, Chicago, Aldine.
5. Sans qu'elles ne servent à l'échantillonnage, d'autres variables générales et spécifiques ont été systématiquement relevées pour fins d'analyse: le lieu de naissance, l'origine ethnique, le statut marital et l'occupation des parents (dans leur pays d'origine et au Québec), la composition du ménage, le lieu de naissance et la durée de séjour des jeunes au Canada et au Québec, leur âge, leur rang dans la famille, les langues qu'ils parlent, leurs lieux de résidence des trois dernières années, la composition ethnique de leur voisinage actuel, et enfin, l'origine ethnique de leurs cinq meilleurs ami(e)s.
6. Étant donné qu'il nous était impossible de faire une étude qualitative exhaustive de la population des deux écoles afin de repérer ces diverses positions, nous avons demandé en un premier temps au personnel scolaire et aux jeunes rencontrés de nous désigner des groupes diversifiés mais représentatifs des divers courants dans l'école concernant les relations interethniques. À la suite à nos analyses, nous avons parfois demandé de rencontrer des groupes aux caractéristiques spécifiques (par exemple, des groupes de jeunes blancs «sortant» avec des Haïtien(ne)s), afin d'approfondir l'une ou l'autre de nos hypothèses.
7. Pour plus de spécifications, voir B.G. Glaser et A.L. Strauss, *op. cit.*, pp. 103-104, et Juliet Corbin et A.L. Strauss, 1990, *Grounded Theory Research: Procedures, Canons, and Evaluative Criteria*, *Qualitative Sociology*, Vol.13, No.1, pp. 3-21.
8. Gallissot (1987): 18.
9. Camilleri (1989: 49-59) définit ainsi les caractéristiques contrastantes de ces deux types de société: d'un côté, la valorisation structurelle des traditions, de la stabilité, la prescription des rôles et des normes, la sacralisation du symbolique et l'intégration de la culture lue comme la Vérité; de l'autre, des changements accélérés empêchant la cristallisation culturelle, l'éclatement et la problématisation de la culture et une solidarité reposant moins sur des valeurs partagées que sur des conventions relevant de la raison.
10. Camilleri (1989): 45.
11. Il se peut fort bien qu'il ne s'agisse ici que d'un effet de majorité, notons-le, les Québécois-français étant les plus nombreux et, objectivement, les moins menacés.

12. À peine trois répondant(e)s, en tout et partout, feront référence à la culture traditionnelle canadienne-française (souper en famille, messe le dimanche, etc.), pour souligner que les cultures immigrées la menacent, elle aussi!
13. Nous avons compté un bon nombre d'unilingues francophones de 12 et 13 ans parmi ceux et celles reprochant aux minorités de ne pas s'exprimer en français, dans l'école de quartier anglophone; ceci leur coupe l'accès aux groupes de jeunes minoritaires, dont ils se sentent rejetés. Notons que l'utilisation d'une langue autre que l'anglais ou le français, dans cette école, ne semble déclencher aucune agressivité chez les groupes en présence.
14. Un certain nombre de répondant(e)s de secondaire I, dans la première école, iront plus loin, présentant la culture québécoise-française comme une culture dégradée de saoulons joualisants, n'ayant en conséquence guère de pouvoir d'attraction. L'on reconnaît bien là le *portrait du colonisé*.
15. La seule évolution notable concerne le passage du secondaire III au secondaire V dans le quartier nord: on note une nette diminution des traditionalistes au profit des Italo-Canadiens. Il pourrait cependant s'agir ici d'un simple effet de population: l'école n'est plus obligatoire en secondaire V, et les traditionalistes, qui se destinent plus que les autres groupes au travail (moins qualifié) dans l'enclave ethnique, ont peut-être déjà quitté l'école en surnombre.
16. Cette appellation recouvre plusieurs types mixtes répertoriés dans les deux écoles.
17. Voir Herbert Gans, (1979) *Symbolic ethnicity: The future of ethnic groups and cultures in America*, *Ethnic and Racial Studies*, 2, Jan.: 1-20.
18. À l'exception du garçon marginal.
19. On réfère ici à l'appellation de «WOPS» (Workers of Public Services: les Italiens, à leur arrivée, ont beaucoup travaillé comme manœuvres dans les services publics, aux côtés des Canadiens-français), que l'on considère comme une injure et aux remarques que l'on doit subir lorsque l'on parle anglais.
20. Notons que les jeunes haïtiens expriment typiquement ici une position *militante*, et que dans un tel contexte, il se peut que les tensions que pourraient provoquer ce mélange des cultures soient gommées. Elles pourraient se révéler à une phase ultérieure de développement. Par ailleurs, certains auteurs ont déjà noté l'ouverture particulière de la culture haïtienne à la culture européenne, héritée, entre autres, de la colonisation qui a semé l'ambivalence, entre le créole et le français, le vaudou et le catholicisme, etc. Voir à cet effet le mémoire de maîtrise de Wilfrid Dubuisson, *Immigration et maladie mentale chez les Haïtiens de Montréal*, Université de Montréal: département de sociologie.
21. Fernand Ouellet (1991), «L'éducation en situation pluraliste» in Fernand Ouellet et M. Pagé (dir), *Pluriethnicité, éducation et société: construire un espace en commun*, Québec: IQRC, 594 p.
22. Il faut noter ici que les élèves les plus perturbés ont quitté l'école (et parfois leur famille) à cet âge.

23. Fait à noter, ce sont les jeunes qui reprochent le plus à leurs parents leur traditionalisme strict qui sont par ailleurs les plus démolis par le racisme blanc: ils se sentent rejetés de tous et ne voient de salut que parmi leurs pairs, au sein d'une gang qui les valorise. Ceci rejoint les observations de Malewska-Peyre (1991) de De Vos (1986), qui notent un lien entre le rejet de la part de la société élargie et celui des valeurs familiales.
24. La définition du racisme sans doute la plus utilisée est celle de Memmi (1982): «Le racisme est la valorisation, généralisée et définitive, de différences, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier une agression ou un privilège.»
25. Nous n'avons pas de données sur les Haïtiens du secondaire I que pour l'école de quartier francophone, ceux-ci étant trop peu nombreux dans la deuxième école.
26. Japonais, Coréens, noirs et Porto-Ricains aux États-Unis et Maghrébins en France.
27. Nous nous référons ici à la typologie de Malewska-Peyre (1991), opposant l'attitude normative de certains parents immigrés axée sur un projet économique d'abord, à une attitude adaptative, axée sur un projet migratoire où l'avenir de l'enfant est central. Si nous avons bien pu décerner ces deux types d'attitudes chez les parents des jeunes Haïtiens, nous ne pouvons cependant lier l'attitude normative à un projet économique, quoique les soucis économiques des parents haïtiens les plus défavorisés soient prédominants. Toutefois, s'ils insistent tant sur la stricte obéissance des enfants, c'est d'abord pour assurer l'avenir de ces derniers. Ce ne sont donc pas tant les différences dans le projet migratoire de ces deux catégories de parents, que leurs convictions différentes quant au meilleur instrument culturel permettant son actualisation qui ressortent d'abord de nos données.

RÉFÉRENCES

- La mode des identités! L'homme et la société*, L'Harmattan, Paris, n° 83-Nouvelle série, 1987/1.
- ABOU, S., 1981, *L'identité culturelle: relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Anthropos, Paris.
- BERRY, J.W., KIM, U., MINDE, T., MOK, D., 1987, Comparative studies of acculturative stress, *International Migration Review*, 21, n° 3, 491-512.
- CAMILLERI, C., 1989, La culture et l'identité culturelle: champ notionnel et devenir, in Camilleri, C., Cohen-Emerique, M., (dir.), *Chocs de cultures: concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, L'Harmattan, Paris.
- CLAES, M., 1991, Socialisation des adolescents, en contexte multiethnique, in Ouellet, F., Pagé, M., (dir.), *Pluriethnicité, éducation et société: construire un espace en commun*, IQRC, Québec.
- CORBIN, J., STRAUSS, A.L., 1990, Grounded theory research: Procedures, canons, and evaluative criteria, *Qualitative Sociology*, 13, no.1, 3-21.

- GANS, H., 1979, Symbolic ethnicity: The future of ethnic groups and cultures in America, *Ethnic and Racial Studies*, 2, Jan., 1-20.
- GLASER, B.G., STRAUSS, A.L., 1967, *The Discovery of Grounded Theory*, Adline, Chicago.
- KRIDIS, N., (dir.), 1990, *Adolescence et identité*, Hommes et perspectives, Marseille.
- LAPERRIÈRE, A., COMPÈRE, L., D'KHISSY, M., DOLCE, M., FILION, G., FLEURANT, N., VENDETTE, M., *La sortie de l'enfance* (1989), *L'âge de la gang* (1989), *Les jeux sont faits* (1991), *La mosaïque éclatée* (1990), *Entre l'ouverture et le repli* (1990), *La grande accalmie* (1991), *Entre la révolte et l'espoir* (1991), Rapports de recherche, UQAM et IQRC, Montréal.
- MALEWSKA-PEYRE, H., 1989, Problèmes d'identité des adolescents enfants de migrants et travail social, in Camilleri, C., Cohen-Emerique, M, (dir.), *Chocs de cultures: concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, L'Harmattan, Paris, 117-134.
- ORIOU, M., 1985, L'ordre des identités, *Revue européenne des migrations internationales*, 1, n° 2, 171-185.
- ORIOU, M., (dir.), 1984, 1988, *Les variations de l'identité*, IDERIC/ESF, 2 vol., Nice.
- PATTERSON, O., 1975, Context and choice in ethnic allegiance: A theoretical framework and caribbean case study in Glazer, N., Moynihan, D.P., *Ethnicity. Theory and Experience*, Harvard University Press, Cambridge, Mass..
- PHINNEY, J.S., 1989, Stages of ethnic identity development in minority group adolescent, *Journal of Early Adolescence*, 9, nos. 1-2, 34-49.
- PHINNEY, J.S., TARVER, S., 1988, Ethnic identity search and commitment in black and white eight graders, *Journal of Early Adolescence*, 8, n° 3, 265-277.
- ROCHER, G., *Sociologie générale*.
- TABOADA-LEONETTI, I., 1989, Stratégies identitaires et minorités dans les sociétés pluriethniques, *Revue internationale d'action communautaire*, 21/61, 95-108.

ABSTRACT

Ethnic relations and identity-based tensions in a multicultural context

Since the beginning of the 80s, Montréal's population of non French — and non English-speaking inhabitants has increased rapidly, especially in schools (estimates show that by the year 2000, this segment will represent about 50 % of students). In addition, this population of diverse origins is composed of only a minority of Europeans; Caribbeans and Orientals make up the vast majority of immigrants that have settled in Montréal over the last decade. How does this unique mix of cultural backgrounds impact on the perception that these youth from multiethnic neighbourhoods have of their own culture and social relations? This is the basic issue that the authors have attempted to solve in the course of their research. The authors focused particularly on the identity-based tensions that stem from interaction between youth and the strategies they develop to overcome these tensions.